

## Ciné-Bulles

### Parole assassine / *Gabrielle de Patrice Chéreau*

Stéphane Defoy

---

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : [id.erudit.org/iderudit/33618ac](http://id.erudit.org/iderudit/33618ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Defoy, S. (2006). Parole assassine / *Gabrielle de Patrice Chéreau*. *Ciné-Bulles*, 24(2), 14–15.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Parole assassine

STÉPHANE DEFOY

Chez Patrice Chéreau la souffrance est tout d'abord contenue, par le malaise, par l'orgueil, par l'incompréhension. Mais tôt ou tard, les situations font en sorte qu'elle finit par se frayer un chemin par-delà toute tentative d'annihilation. Soudain, elle apparaît à l'écran, foudroyante, implacable et sans merci. Nul ne peut la rejeter du revers de la main : pas même le spectateur aux prises avec cet inconfort subit que Chéreau suscite à merveille à travers son cinéma sans compromission.

Son dernier opus, **Gabrielle**, fonctionne par opposition des situations ainsi que par effet de surprise. Par l'entremise d'une voix hors champ, Jean, un homme faisant partie de la haute bourgeoisie d'une autre époque, raconte avec un plaisir évident sa vie mondaine, qu'il partage avec sa femme qu'il affectionne comme une œuvre d'art

s'intégrant parfaitement dans sa collection. Une lettre d'adieu de l'épouse viendra secouer la belle assurance d'un être suffisant qui s'interdit toute innovation et toute spontanéité. S'ensuit le drame intense d'un couple sclérosé et sans amour qui s'accroche à son statut social comme à une bouée de sauvetage. D'ailleurs, ce verni social, atteignant son paroxysme par le biais de fastes dîners dans leur somptueuse résidence en compagnie d'invités de marque, devient une contrainte régissant les agissements des époux, forcés de sauver les apparences devant leur assemblée. De même, cette résidence se transforme en véritable prison de verre.

Le film de Chéreau a pour prémisse un sujet mille fois revisité au cinéma, celui de l'adultère. Cependant, la surprise est immense puisque **Gabrielle**, incapable d'assumer son geste et sa destinée, revient

aussitôt au bercail. Le réalisateur table sur ce retournement de situation inédit pour nous offrir une tragédie à la violence parfois sourde, parfois galvanisée, qui voit naître un rapport hautement conflictuel au sein d'un couple jusqu'alors sans éclat. D'entrée de jeu, Jean, piqué au vif, sonne la charge contre sa femme atterrée dont le retour dans son ménage représente une accablante déception. Les attaques prennent des formes multiples : culpabilisation, sarcasmes, questions embarrassantes... Défaite et victime de ses écarts de conduite, **Gabrielle** encaisse l'odieux sans broncher. Enfin, elle rétorque à son époux; les quelques phrases sont tranchantes comme des lames de rasoir. La table est mise pour une joute oratoire de haute voltige. Rappelant le meilleur film à ce jour de Patrice Leconte, **Ridicule**, pour la qualité de ses dialogues incisifs et pour la justesse de ses attaques sournoises, **Gabrielle** repose sur une écriture soignée qui fait la part belle à des répliques d'une précision mortelle.

Le scénario est inspiré d'une nouvelle, *Le Retour*, de l'écrivain anglais Joseph Conrad (l'auteur d'*Au cœur des ténèbres* qui inspira Francis Ford Coppola pour **Apocalypse Now**). Par contre, Anne-Louise Trividic et Patrice Chéreau ont dû façonner de toutes pièces le personnage de l'épouse puisqu'elle était à peu près inexistante dans le texte original. Sous leur plume, **Gabrielle** s'insère à merveille, dans un premier temps, dans un monde bourgeois où les grands dîners sont composés de discours d'apparat et de mondanités futiles. L'épouse modèle fraye avec aisance dans cet univers superficiel. Après avoir commis l'impair,



Pascal Gregory

Gabrielle apparaît sous un éclairage nouveau; fragile et défaite, elle s'effondre à tout instant en réapparaissant chaque fois plus forte, maîtrisant de mieux en mieux la situation pour finalement prendre les commandes de la confrontation entre elle et Jean. Une fois de plus, Isabelle Huppert est impeccable de froideur et de souffrance intériorisée. Elle s'approprie à bras le corps ce rôle d'épouse difficile à définir. Pascal Gregory, passant par toute la gamme des émotions, lui donne la réplique avec grandiloquence. Sa flamboyante prestation de mari vaniteux qui s'affaisse littéralement en apprenant les escapades de sa femme renforce les composantes dramatiques d'un scénario longuement mûri.

Avec **Gabrielle**, son second film d'époque après **La Reine Margot**, Chéreau utilise plus que jamais ses expériences dans le domaine du théâtre. Sa mise en scène rigoureuse, qui fait ressortir à merveille le caractère implacable des échanges, a le mérite de maintenir son sujet à une distance appropriée qui permet de saisir l'ampleur et la virulence de ce jeu de massacre où personne ne sort indemne. De plus, le réalisateur circonscrit essentiellement son action dans un huis clos se limitant à la fastueuse demeure du couple. D'où l'impression par moments de se retrouver sur une scène de théâtre, d'autant plus que le film se concentre avant tout sur deux personnages, les autres n'étant qu'accessoires. En revanche, Chéreau use à profusion — jamais il ne l'avait fait autant dans ses films précédents — de procédés techniques venant appuyer son intrigue. Outre une caméra qui se déplace avec grâce et de jolis enchaînements en fondu qui renforcent le raffinement mondain ambiant, le long métrage passe à quelques reprises du noir et blanc à la couleur. Le cinéaste souhaite par cet effet différencier chaque moment fort de son œuvre. Les nombreux ralentis et les quelques arrêts sur image ciblent également des passages cruciaux et de fortes réactions qui viendront bouleverser le déroulement des événements. Avec le recul toutefois, force est de constater que cette



Isabelle Huppert

artillerie technique ne fournit que très peu de supplément à l'ensemble de la démarche, la grande force du film résidant dans la parole subversive mise dans la bouche de personnages secoués par le chagrin et l'amertume. À l'occasion, le reste apparaît superflu.

Contrairement à ses deux films précédents, Chéreau se tient plus en retrait de son sujet. Dans **Intimité** et **Son frère**, il se collait à la peau de ses personnages et l'omniprésence des corps abandonnés, dans le premier cas, et meurtris, dans le second, nous renvoyait à notre propre animalité et à nos propres angoisses face à la mort. Dans **Gabrielle**, le corps n'est qu'accessoire, relégué au second rang, faisant directement référence à ce couple peu enclin aux désirs charnels. La scène finale qui expose une Gabrielle dénudée offrant presque mécaniquement ses attributs à un époux aux prises avec de fulgurants désordres intérieurs montre à quel point le drame passionnel affligeant ces deux êtres se situe en dehors de toute considération physique. De ce fait, le cinéaste s'offre cette fois un film qui s'éloigne de la chair vive tout en demeurant dans les zones de la tragédie intimiste, décidément sa marque de com-

merce depuis quelques années. C'est pourquoi certains ont qualifié le film de Chéreau d'œuvre froide, maniérée (les éléments techniques nommés précédemment) et distante. Pourtant, **Gabrielle** nous amène au cœur de la tourmente et n'offre aucun répit à celui qui accepte d'être partie prenante de ce débat musclé et sans concession. Au même titre que les domestiques qui hantent les corridors du château, nous assistons à la débâcle matrimoniale avec le malaise de ceux qui souhaiteraient se trouver ailleurs, loin de ces querelles et de ces accusations.

Même les deux protagonistes, sérieusement ébranlés par le duel qui les oppose, tentent, en fin de parcours, de reprendre leur souffle avant de s'aventurer dans une charge finale. C'est dans ce dernier droit que l'obscurité acquiert un statut particulier dans le film de Chéreau. La noirceur devient le repère de l'animal blessé. Les personnages y trouvent un répit salutaire, un lieu tranquille et solitaire. Chacun dans leur coin, ils ramassent leurs morceaux de souffrance et rapetassent leur âme esseulée. Tous deux savent pertinemment que le dernier affrontement sera funeste. Tous deux savent qu'ils ne seront plus jamais les mêmes. Tous deux savent que les pots cassés sont irréparables. Et nous, spectateurs de cet épuisant combat, nous ressortons de la projection dans un état d'incertitude. Décidément, le rapport humain s'avère un élément fort complexe et une intarissable source d'inspiration pour Patrice Chéreau qui, cette fois, puise son essence dans la parole assassine. ■

#### Gabrielle

35 mm / coul. / 90 min / 2005 / fict. / France-Italie

Réal. : Patrice Chéreau  
 Scén. : Anne-Louise Trividic et Patrice Chéreau  
 Image : Éric Gautier  
 Mus. : Fabio Vacchi  
 Mont. : François Gédigier  
 Prod. : Azor Film  
 Dist. : Les Films Séville  
 Int. : Isabelle Huppert, Pascal Gregory,  
 Thierry Hancisse, Claudia Coli